

VOYAGES
EN ZIGZAG

AUX

ALPES ET EN ITALIE.

VOYAGES

EN ZIGZAG

AUX ALPES ET EN ITALIE.

PAR TOPFFER.

2



BRUXELLES,

MELINE, CANS ET COMP^o, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

LIVOURNE,
MÊME MAISON.

LEIPZIG,
P. MELINE.

1855.

VOYAGES EN ZIGZAG

AUX ALPES ET EN ITALIE.

L'expérience nous a appris qu'une expédition pedestre du genre de celles que nous faisons gagne beaucoup à ce que le plan en soit conçu selon certaines données : par exemple, à ce que la partie montagneuse du voyage soit placée au commencement, et que les contrées populeuses, riantes, parsemées de villes, ne se rencontrent que dans le dernier tiers du voyage; alors, de même que pour chaque journée il s'agit de conquérir par la fatigue l'appétit du banquet et les délices du repos, de même, à considérer l'ensemble de l'excursion, il s'agit de conquérir,

ou plutôt de rehausser par le rude et l'abrupt des commencements, les molleses et les douceurs de la fin. Après une quinzaine de jours d'activité et de fatigue dans des contrées souvent sauvages, quelquefois simplement agrestes, on atteint aux pays de culture, aux routes de plaines, et alors, qui dira bien ce que vaut une demi-journée de char à bancs, un séjour de quelques heures dans une jolie ville bien récréative, bien fournie en boissons, denrées, brioches, et autres rafraîchissements? Qui dira comme chaque retour aux plus insignifiants détails de la vie civilisée est agréable et piquant, combien il paraît neuf et doux de prendre, comme M. Jabot, une glace au premier café de l'endroit? Il n'est pas jusqu'au changement de toilette qui n'ait son côté de fête; la blouse est délaissée, le havre-sac livre toutes les richesses mises en réserve, et dont chacune tire de la circonstance une valeur nouvelle que l'on est étonné et ravi de lui trouver. Pendant deux ou trois jours, ces jouissances se renouvellent; l'on atteint Villeneuve ou Vevey, et après tant de mouvement, l'on est encore charmé de s'asseoir sur le bateau à vapeur. Jusqu'ici c'était nous qui bougions sans cesse pour changer de spectacle; maintenant c'est le double paysage des deux rives qui fuit et se déroule, pendant que nous nous prélassons sous l'ombre de la tente.

Il y a encore une raison qui rend ce plan avantageux; cette raison est de haute politique, et se lie aux arcanes de la bourse commune. La bourse commune, administrée

par M. Topffer, arbitre et payeur des dépenses, aime à ne pas dépasser certaines limites, et ceci, pour maintenir la dépense de cette excursion annuelle à la portée de toutes les bourses particulières, pour conserver intacts le mode et les traditions de simplicité; enfin, parce que la république romaine périt par le luxe et le changement des mœurs; tandis que nous voulons que notre ambulante république vive et ne se corrompe pas. Un peu de luxe pourtant fait parfois grand plaisir, ne fait pas grand mal s'il est passager, et ne laisse point de regret s'il est d'ailleurs inévitable. D'après ces principes, conformes du reste au proverbe qui ne veut pas qu'on mange son pain blanc le premier, il y a convenance à commencer le voyage par des économies, d'ailleurs faciles à faire dans tels coins où l'on serait bien embarrassé de se mettre en dépense, et qui n'engendrent point de privations dans un genre de vie où l'appétit assaisonne tous les mets, où la fatigue édre donne tous les lits. Il se crée ainsi tout naturellement dans la bourse commune une bénigne enflure dont on la soulagera plus tard, une petite épargne qui permet plus de large vers la fin, alors que les auberges sont meilleures mais plus chères, les véhicules bien agréables mais coûteux, les douceurs un peu corruptrices mais passagères, conquises, et admirablement savoureuses et savourées. Commencer par les villes et finir par les montagnes est une marche qui amènerait une anticipation de dépense suivie d'un changement de vie dont le contraste ne pré-